

même que son plan n'eût été élaboré, il était évident que Brasilia devait représenter le foyer de la volonté et de l'intérêt nationaux, et qu'elle devait être une ville unifiée aux constructions équilibrées.

Le plan de M. Costa souligne la qualité essentielle de cette ville: elle devait être extroverse. Elle ne devait pas se refermer sur elle-même, être secrète, confortable, tranquille; elle devait se tourner vers l'extérieur et présenter une silhouette et une forme immédiatement compréhensibles pour chacun. Elle est un peu comme ces villes italiennes bâties sur le sommet d'une colline, mais à une échelle beaucoup plus grande. Elle possède aussi les mêmes qualités que certaines grandes compositions réalisées dans les capitales européennes — les Champs-Élysées à Paris, le Mail à Londres, et autres. Mais au lieu de créer dans la ville un élément unique, la ville elle-même doit être un objet complet et unifié, se détachant du paysage et visible de toutes les directions. Il est intéressant d'observer que les autres capitales regardent au-dedans. Canberra est aussi en train de construire un lac en son centre, mais elle se tourne vers ce lac et est entourée de collines; il en va de même pour de nombreuses autres capitales. Dans le plan de M. Costa, la ville s'expose extrêmement bien avec son axe-pilote se jetant vers l'espace ouvert, la Place des Trois Pouvoirs à son extrémité, située sur une longue terrasse et protégée à tout jamais du développement qui pourrait modifier sa silhouette. Brasilia est une ville vertébrée. Elle a une colonne vertébrale, une épine dorsale, qui est fixe et permanente. Il aurait été plus facile à Brasilia de s'agrandir par la simple multiplication des parties: d'ajouter un Ministère après l'autre, un bloc résidentiel après l'autre, et de s'étendre graduellement. Mais elle est en fait un animal très compliqué. Elle a une charpente qui est permanente et fixe et, à l'intérieur de cette charpente, elle présente des cellules qui peuvent croître jusqu'à un certain point et qui peuvent aussi se modifier au cours des temps. C'est par conséquent une ville complexe et organique, étant donné la façon dont elle a été projetée. Je pense que la chose la plus importante est le système de croissance. Rio est comme une très jolie femme, mais dont la croissance est cancéreuse. Cette croissance se fait d'une façon incontrôlée; personne ne peut prévenir l'expansion des « favelas » et l'expansion des immeubles collectifs. Quelque chose devait être fait à Brasilia, qui ne pouvait l'être à Rio, c'est-à-dire prévoir une méthode d'expansion saine, ordonnée et capable d'être stoppée à un point déterminé.

Mais il faut émettre ici une critique. C'est qu'une cité fondée sur une structure organique très complexe, est très vulnérable aux défauts. Financièrement, il faut investir des sommes considérables dans une entreprise qui n'est pas immédiatement rentable; il faut construire tout un système de routes qui ne donnent pas naissance à des propriétés lucratives; socialement, il faut anticiper sur les désirs de ceux qui ne sont pas encore des citoyens de la ville. Mais je ne veux pas prédire des difficultés; je veux seulement souligner qu'elles seront très sérieuses étant donné la taille de « l'animal » en question.

Finalement, je pense que le facteur le plus important dans le plan de la ville de Brasilia est qu'une forme de contrôle a été établie contre l'accroissement excessif. M. Lucio Costa avait le choix entre deux possibilités, fixer des cadres trop rigides ou laisser une trop grande liberté; et j'ai le sentiment qu'il a fixé les choses essentielles et a laissé dans son plan une marge — en particulier dans les quartiers résidentiels — pour que l'expansion se fasse tranquillement et lentement dans le cadre de cette charpente principale. C'est donc une combinaison du fixe et flexible, de ce qui peut être laissé à son libre cours. Je pense que ce point, dans le plan final de M. Costa, représente un des faits les plus significatifs.

W. H.

## Aspects non visuels de la planification urbaine

**Richard J. Neutra**

*Etats-Unis*

*Né en 1892 à Vienne. Travaille à Vienne et à Berlin avec Loos et Mendelsohn. Il épouse une Zurichoise puis émigre aux Etats-Unis en 1923. Il s'établit en Californie, à Los Angeles.*

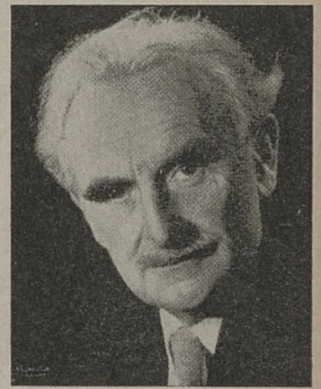
*(Voir édition 1959, p. 83-87)*

Tous les sens collaborent intimement et fusionnent pour produire un effet conjoint sur notre organisme. De cette réception combinée de millions d'antennes sensorielles les plus diverses résulte l'image que nous nous faisons du monde extérieur. Ce qu'elles perçoivent est, en un éclair, digéré et unifié dans les tréfonds de notre être. Mais les réactions de notre cerveau peuvent avoir lieu également avec un certain retard et même se perpétuer sur une longue durée. Stimulé pendant dix secondes, un organisme comparativement simple comme celui d'une anémone de mer peut réagir pendant deux heures. Grâce à sa complexité, le cerveau humain ne cesse de réagir à une multitude fantastique d'expériences qui se situent dans le passé; or ce passé peut s'étendre sur des secondes, des années des décennies, une vie entière ou même la durée d'une race. L'urbaniste et l'architecte sont au service de l'homme, de la femme et de l'enfant, mais plus que tout autre, l'enfant est malléable, impressionnable durant sa croissance. Ainsi chaque individu est un emmagasinement d'expériences.

L'homme et ses ancêtres préhistoriques ont vécu et évolué grâce à une lente adaptation au sein de la nature. Plus tard, c'est l'ambiance urbaine qui acquit une grande importance pour l'homme. Aujourd'hui, malgré toutes les tentatives de décentralisation, les cités sont congestionnées, et dans six cents ans environ il n'y aura plus assez d'espace sur cette terre pour contenir l'humanité. Le globe sera « urbainement saturé ». Cependant, bien avant que nous procédions à une colonisation spectaculaire d'autres planètes, les progrès technologiques permettront d'exploiter toujours plus intensément l'espace urbain. Cela provoque dès maintenant des chocs sensoriels, et l'irritant fouillis visuel qui nous entoure ne représente qu'une partie des causes qui traumatisent les habitants des villes. Ce n'est peut-être pas par hasard qu'ayant étudié la médecine le Président Kubitschek fut à même de percevoir la pathologie croissante dans les centres urbains. Seul un effort concerté de tous les arts et de toutes les techniques, seule une planification intensive permettra d'y remédier. Car il est utopique d'espérer une amélioration des vieilles villes à l'aide d'une multitude d'expériences et d'erreurs: ces expériences et ces erreurs ne pourront qu'accélérer le processus au lieu de permettre une autocorrection.

Ce n'est la faute de personne si Rio ou São Paulo sont congestionnés par leur développement effréné. Il s'agit d'un phénomène typique de notre civilisation réaliste, fondée sur ce qui est techniquement réalisable et sur les progrès technologiques, mais qui n'a que faire de ce qui est biologiquement supportable ou non. Cependant, il existe un réalisme plus fondamental encore: il repose sur les notions de vie et de survie. C'est ce bioréalisme que l'architecte et l'urbaniste doivent adopter et défendre en étudiant infatigablement les phénomènes de la vie, comme le faisait passionnément Léonard de Vinci. En fait, la Renaissance humaniste avait pour idéal l'artiste total et plus généralement, l'homme total. Nous devons retrouver cette foi dans la totalité de l'homme.

Les agglomérations urbaines, indépendamment du désordre optique ou de l'arrière-plan géométrique qu'elles nous offrent, ont pour conséquence, depuis des millénaires, d'atrophier les tendances et les besoins naturels de l'homme. Les peuples primitifs ont toujours une répulsion profonde à l'égard des villes.



Avant que les premières villes fabuleuses de Sodome et Gomorre eussent perturbé l'ordre naturel du Paradis, il existait pour tous les sens humains, à travers un ajustement qui avait nécessité près d'un million d'années, quelque chose comme une écologie équilibrée des facultés sensorielles. L'homme s'était développé en harmonie avec la nature. La forme visuelle et le mouvement d'un oiseau, son chant en plein vol, le parfum et la douceur du nectar d'une fleur ou d'un fruit étaient appréciés comme tels. Il en va de même pour le bruissement des feuilles dans les bois, lorsque nous sommes assis par un jour d'été dans une prairie parfumée, et que la brise nous rafraîchit. Telles sont les réactions sensorielles à des situations naturelles. Mais lorsque les arts doivent s'intégrer, lorsque nous nous entourons d'un monde nouveau, de toute une ambiance artificiellement créée pour les masses humaines, lorsque nous devons composer une ville, nous ne pouvons plus nous limiter à des « ensembles » de réactions sensorielles et émotionnelles persistantes. De nouvelles combinaisons sont nécessaires, et, pour survivre, nous devons nous fonder sur un système d'organisation précis, sur un plan déterminé. Aucune société humaine ne peut survivre à la manière d'une ruche, qui contrôle automatiquement l'usage de son espace, son alimentation en air, en humidité, sa température, etc. Au contraire, la densité du trafic et l'intensité du bruit, la vitesse du mouvement vertical et horizontal enregistrés par notre sens de l'accélération, ou l'influence qu'ont sur nos organes l'oxygène, la poussière, les gaz de combustion et les odeurs volatiles, tout cela doit être minutieusement intégré dans un plan dont la réalisation est nécessaire à notre destin. Un simple ajustement biologique à toutes les nouveautés antithétiques ne peut se faire qu'au cours de nombreuses générations. Mais nous ne pouvons pas attendre pour absorber les nouveautés du jour. Or, le merveilleux automatisme de la nature, auquel nous avons fait confiance pendant si longtemps, faillit aujourd'hui; il est bouleversé par la multitude de nos progrès contradictoires.

Nous sommes constitués de telle façon que notre conscience perçoit mieux les stimulus visuels que toute autre impulsion sensorielle. C'est afin de contrebalancer ce déséquilibre qu'il faut souligner ici les perceptions extra-optiques. L'angle d'une rue ou d'une place par exemple est balayé par le vent, et le déplacement rapide de l'air affecte notre perception de la température; ou au contraire cette rue ou cette place se trouve sans merci inondée de soleil. Tout cela ne dépend que de quelques décisions d'aménagement urbain; ainsi, dans l'urbanisme, toutes les perceptions auxquelles nous avons fait allusion devraient jouer leur rôle, même si nous devions fermer les yeux afin de mieux les observer.

Une ville et son architecture ne représentent pas un élément statique, mais ce que nous éprouvons en tant qu'être humain possède un dynamisme, que celui-ci provienne des mouvements de notre entourage ou de nos propres déplacements... Planifier une ville n'est pas une recherche statique et géométrique. Ni les abstractions planimétriques ni même volumétriques ne seront suffisantes, mais elles pourront guider un flot de perceptions.

Malheureusement, nos arts et nos techniques sont si compartimentés qu'une rééducation sera nécessaire pour retrouver une satisfaction totale, telle qu'on en